

Malgré toutes ces qualités, on peut faire quelques reproches à ce lexique :

- Nous regrettons l'emploi de l'ordre alphabétique arabe ¹ pour des racines en lettres latines.
- On ne peut rien conclure des rapprochements que l'auteur fait avec l'arabe littéraire moderne de H. Wehr, puisque l'absence d'un mot dans le lexique signifie ou bien qu'il n'existe pas à Ḥābūra ou bien qu'il a la même forme et le même sens que dans le dictionnaire de Wehr ². De même, pour les dialectes arabes, le sudarabique et le swahili, la comparaison n'est pas faite si le mot a été enregistré plus d'une fois.
- Nous nous permettons de contester l'emplacement de certains mots : *staʿfal* n'a pas à se trouver sous [ʃf], *hūdār* n'a pas à se trouver sous [dry] sans explication; *zambor*, pl. *znābir*, et *kembel*, pl. *knābil*, relèvent des racines [znbr] et [knbl], avec [n] et non [m].

Le lecteur devra trouver dans le corps du texte (p. 43-48) la bibliographie et autres abréviations indispensables, et les règles de transcription phonétique expliquées en deux endroits (les consonnes p. 12-13 et les voyelles p. 41-42).

Il devra aussi prendre garde à la notation phonétique : *ē* est une voyelle longue très ouverte définie comme [æ:], et *ē* est une voyelle plus fermée, définie comme [e:] et contradictoirement comme la voyelle de l'anglais « fare ».

Enfin, s'il est nécessaire, pour l'élargissement de l'horizon sociologique et linguistique de cette lecture, de renvoyer au *Glossaire daʿfīnois* (1920-1942) de Landberg, à *Der vulgärabische Dialekt im Dofār* (1908-1911) de Rhodokanakis et à *L'arabo parlato a Ṣan'ā'* (1939) de Rossi, nous ne voulons pas conclure cette recension sans insister sur le grand intérêt culturel du corpus tel qu'il transparait dans les très nombreux exemples et les explications qui les accompagnent. L'aperçu trop bref que nous avons de ce corpus laisse penser qu'il mériterait que l'auteur le publie avec le même soin que son lexique.

Antoine LONNET et Marie-Claude SIMEONE-SENELLE
(C.N.R.S., Paris)

Joseph AQUILINA, *Maltese-English Dictionary. Volume One A-L*. Malte, Midsea Books Ltd, 1987. 17 × 24 cm, XLIII + 764 p.

Le maltais, seul dialecte arabe à être devenu langue officielle, doit son originalité aux contacts historiques étroits et prolongés qu'il a eus avec le sicilien et l'italien (et tout récemment l'anglais) qui ont influencé son système phonologique, profondément renouvelé son lexique et entraîné l'adoption d'un alphabet latin. Plusieurs dictionnaires de cette langue avaient déjà vu le jour mais péchaient soit par leur tendance à l'éviction du vocabulaire d'origine sicilo-italienne

- | | |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Sans toute sa rigueur puisque l'on trouve une racine telle que [smm] entre [smk] et [smn]. 2. Il en résulte une grande incertitude quant | <p>au contenu réel du lexique de ce dialecte, incertitude aggravée par l'absence de l'indication systématique du pluriel des noms.</p> |
|--|--|

(M.A. VASSALLI, *Ktyb yl Klym Mâlti 'mfyссер byl-Latin u byt-Talyân*, Rome, 1796; V. BUSUTTIL, *Dizjunariu mill Malti ghall Inglis*, Malte, 1900; 2^e éd. 1932), soit par son exclusion complète (A.E. CARUANA, *Vocabolario della lingua maltese*, Malte, 1903), ou encore par le caractère souvent fantaisiste des étymologies proposées (G.B. FALZON, *Dizionario maltese-italiano-inglese*, Malte, 1845; 2^e éd. 1882; D.G. BARBERA, *Dizionario maltese-arabo-italiano*, Beyrouth, 1939-1940, 4 vol.). Rien de tel dans le dictionnaire tant attendu du linguiste maltais Joseph Aquilina, œuvre imposante d'un seul homme, il convient de le souligner. Elle représente, avec ses 19 000 entrées pour ce premier volume, une somme remarquable de connaissances lexicographiques où se côtoient aussi bien néologismes et termes nouveaux — techniques et scientifiques — que termes désuets ou encore spécifiques à l'île de Gozo, toujours abondamment illustrés d'exemples de la langue parlée et écrite et d'expressions idiomatiques. Citons, par exemple, p. 209 sous *dardar* (arabe دردر *dardara*), dont le deuxième sens est « rendre trouble ou boueux », l'expression *Tiehu ħalib mal-kafè?* (réponse) *Kemme iddardru*, « prendrez-vous du lait avec votre café? » (réponse) « juste une larme » (mot à mot « comme tu le troubles »).

Chaque terme est donné dans l'orthographe maltaise contemporaine et étymologisante, adoptée en 1924 par la Société des écrivains maltais. Il n'y a pas de transcription phonétique, les remarques phonologiques fournies en début d'ouvrage et en avant-propos de chaque lettre permettent aisément de la restituer, sauf pour certains mots où la longueur des voyelles et la place de l'accent (qui ne sont pas notées) ne sont pas déductibles de la structure syllabique ou de la morphologie telles qu'elles transparaissent dans l'orthographe. Ainsi *bini* se prononce [bini], mais *fidi* [fidi] (cités en exemple par l'auteur dans sa préface).

Joseph Aquilina a très heureusement renoncé à l'ordre alphabétique strict utilisé par ses prédécesseurs pour créer un astucieux système « mixte » où tous les mots dérivant d'une même racine, qu'ils soient d'origine arabe, siculo-italienne ou anglaise, sont regroupés sous une même entrée principale, et sont aussi classés alphabétiquement (pluriels dits « brisés » inclus) dans le corps de l'ouvrage avec renvoi à l'entrée principale. Il faut entendre racine au sens large, car les voyelles y sont également intégrées. Ainsi, ce que l'arabisant a l'habitude de rechercher à la racine *BRD*, par exemple, correspond à deux entrées distinctes dans ce dictionnaire : l'une, *barad* « limer » se trouve en page 77 et l'autre, *bired* « devenir froid », en page 124. Il sera donc nécessaire de toujours commencer la recherche d'un terme par l'ordre alphabétique, les cas d'homonymie étant de surcroît nombreux dans cette langue. Par exemple *bahħar* représente aussi bien l'arabe بَحْر *bahħar* que بَحْر *bahħar*, et p. 62, l'entrée alphabétique renvoie à deux entrées principales différentes — celles-ci sans renvoi de l'une à l'autre — l'une *baħar* « mer » en p. 60 et l'autre *bħur* « encens, fumigation » en p. 112. Signalons qu'un tel renvoi manque pour *laqqam* « donner un surnom » (arabe لقب √ LQB), entrée principale à *laqqam* p. 728, et *laqqam* « greffer » (arabe لقم √ LQM), entrée principale à *laqqam* p. 730. D'autre part, l'auteur a parfois oublié de regrouper avec des racines présentes dans le dictionnaire des termes qui en sont dérivés : par exemple *ħaraġ* « taxe, tribut » ne figure pas sous *ħareġ* « sortir, payer, etc. », tous deux correctement rapprochés de la racine arabe حَرَج √, comme il est d'usage dans les dictionnaires arabes.

L'auteur a adopté pour principe, en cas de variantes orthographiques concurrentes, de donner comme première entrée principale celle qui est d'usage courant. Il l'a cependant parfois transgressé

(peut-être pour des raisons étymologiques?) : ainsi *kardarun* « chaudron » et *hasel* « survenir, arriver, avoir lieu » ont respectivement leur entrée principale sous *kaldarun* et *hesel* pourtant glosés comme moins fréquents. Signalons également que quelques rares variantes très connues ont été omises, notamment *qaghqa*, variante de *kaghka* « gâteau en forme d'anneau ».

Joseph Aquilina a respecté la tradition à laquelle les arabisants sont habitués de classer les verbes à la 3^e pers. du masc. sing. de l'accompli (les voyelles de l'inaccompli sont données entre parenthèses) au lieu de la 2^e pers. du sing. de l'inacc. qui est d'usage dans la langue parlée et dans les dictionnaires les plus répandus. Faute de place, il n'a donné les participes qu'au masc. sing., mais la formation du féminin et du pluriel est expliquée en début d'ouvrage; malgré tout, on aurait souhaité une indication spéciale pour ceux qui font exception à la règle : lorsque le pluriel a une marque identique à celle du féminin. Chaque terme est suivi de l'indication de sa catégorie grammaticale.

Afin de contribuer à une meilleure connaissance de l'histoire de la langue, l'auteur a indiqué la première mention connue de chaque terme ou, à défaut, la localité où il l'a entendu : ainsi *bohoħ* « idiot » à Rabat ou *boħrot* « grossier » à San Katald. L'ouvrage présente le grand intérêt d'être aussi un dictionnaire étymologique ou, comme le veut plus modestement J. Aquilina, « un dictionnaire où les informations étymologiques apportent une base à des comparaisons dialectales futures ». Il a choisi de se référer chaque fois que possible, pour les mots d'origine arabe, à l'arabe classique plutôt qu'aux formes dialectales — souvent indiquées toutefois. Il est cependant quelques rares termes pour lesquels une plus grande précision serait souhaitable. L'auteur aurait ainsi pu éviter de faire dériver *driegħ*, dans son cinquième sens de « pis, mamelle » de l'arabe ذراع *dirāċ* « bras; coudée » (comme pour les autres sens de ce terme en maltais), alors qu'il est à rapprocher de ضرع *darċ*, pl. ضراع *dirāċ* « pis, mamelle »¹.

Chacune des lettres de l'alphabet est introduite par un paragraphe sur les lois de correspondances phonétiques qui la concernent. Seule la lettre *ċ* soulève un petit problème. On peut lire en effet que sporadiquement elle provient, dans les mots d'origine arabe, d'un *k*. Selon G.S. Colin (voir notes manuscrites déjà citées) une telle correspondance n'est pas possible. Or, en faisant le relevé de tous les mots comportant un *ċ* dans ce premier volume, on s'aperçoit que l'assertion de J. Aquilina repose sur trois mots, tous discutables. Le premier est *ċallas* « maculer », d'origine douteuse, que l'auteur propose de rapprocher de l'arabe كلس *kallasa* « plâtrer »², le second est une injure : *alleċ*, qu'il dit pouvoir être composée de « *alla* (Dieu + pron. suf. *-eċ* pour *-ek* (votre) modifié phonétiquement pour atténuer l'irrévérence de l'exclamation), et le dernier *balleċ* est une exclamation de surprise (non irrévérencieuse), bâtie selon le même principe. Or sous *lajboċċ* « exclamation de mépris et de surprise irritée » il est dit simplement : « cette consonne finale est utilisée de manière euphémique pour atténuer des injures et des mots

1. Voir Georges S. COLIN, notes manuscrites déposées à la Bibliothèque nationale de Paris, cote PAP OR 75 XI.

2. David Cohen, dans « Le système phonologique du maltais. Aspects synchroniques et diachroniques », *Études de linguistique sémitique*

et arabe, La Haye - Paris, Mouton, 1970, remarque déjà (p. 138, note 12) : « J. Aquilina, *Papers*, p. 137 signale une seule forme avec *ċ* pour *k* : *ċallas* 'enduire' ar. *kallas*. Mais ici, le vocalisme lui-même paraît aberrant. On aurait attendu *ċelles* ».

désagréables et grossiers en les transformant en euphémismes; cp. exclamations *dinjeċ* [dont il ne dit rien] et *sabreċ*. » Il est donc permis de mettre en doute l'origine *-ek*, pronom suffixe, dans *alleċ* et *balleċ*, tout comme la correspondance, même sporadique, entre *ċ* et *k*.

Les étymologies proposées, dans leur très grande majorité parfaitement fiables, sont présentées entre crochets à la fin de chaque article concernant l'entrée principale. Quand elles ne sont que de simples rapprochements hypothétiques, l'auteur prend la précaution de les signaler comme tels. Quelques-uns sont toutefois très audacieux. Pourquoi, par exemple, avoir songé à l'italien *brillare* « briller », dont le maltais n'aurait conservé que la première syllabe, comme origine de *bera/jibri* « 1. Briller [...] 2. Regarder fixement. 3. Faire bonne garde. 4. Rechercher attentivement quelque chose de perdu. 5. Choisir mieux », alors que « divers parlars maghribins connaissent un verbe *b̄arra ʿla* « rechercher activement » (G.S. Colin, notes manuscrites déjà citées).

Par ailleurs, pour chaque racine, les formations locales sont indiquées comme telles. C'est ainsi qu'on voit sous *deheb* (arabe ذهب *ḍahab*), où ne subsistent plus que les sens liés à l'or, que le maltais a créé *dhubi* « aurifère », *dehhib* « doreur », *dehhibi* « doré », *dehib* « doré, recouvert d'or », *iddieheb* « être doré ». Par contre on pourrait suggérer qu'il n'en a pas été de même pour *tidhib*, mentionné par Beaussier dans son *Dictionnaire pratique arabe-français*, ni pour *hiss il-miss* « doucement, calmement », le marocain (cité par G.S. Colin) connaissant *hassi-māssi* avec un sens analogue, ni encore pour *b̄hal*, préposition bien vivante dans les parlars citadins du Maghreb occidental. Un examen plus attentif des dialectes arabes aurait sans doute permis de diminuer le nombre des néologismes supposés propres au maltais alors qu'ils sont pan-dialectaux.

Certaines étymologies ou rapprochements invitent parfois à quelques corrections, remarques ou suggestions. Ainsi :

— *hwar* pl. *hwawar* : « épices, plantes aromatiques », est comparé avec « حور *ḥawwara* II préparer et étaler (la pâte) avec un rouleau ». Mais comme le dit G.S. Colin, le terme « ne paraît pas réellement se rattacher à la racine *HWR*. Le tunisois emploie, avec la même valeur, *hr̄aw̄ar*, pl. de *hr̄ôr* 'même sens'. Il pourrait donc s'agir aussi, en maltais, d'un dérivé de la racine *HRR* 'brûlant' ».

— *alazmanfutt* : « insouciant (type) » me fait irrésistiblement penser au français populaire « à la Jean foutre », parfois déformé en « à la j'm'en foutre ». En tout cas l'explication tentée par J. Aquilina me paraît bien compliquée.

— *bixkel* « 2. faire de la vannerie » et *bixkilla* « panier en osier » : est-il nécessaire de faire deux entrées séparées et deux étymologies hypothétiques différentes, alors que leurs sens semblent bien liés et que leurs dérivés homonymes ont des sens identiques ?

Signalons enfin que les fautes d'impression sont relativement nombreuses, mais elles sont, pour la plupart, sans gravité. Plus gênants peuvent être les oublis de traduction (elle manque pour *ġaddar* par exemple = « couvrir de pustules ») ou les omissions dans le classement alphabétique : ainsi pour *boghod* « loin » (à chercher sous *biegħed*), *ġaddar* (à chercher sous *ġidra*), ou *laqqam* déjà mentionné.

Mais ceci n'enlève rien aux qualités de ce dictionnaire et on ne peut qu'être reconnaissant au Professeur Aquilina d'avoir mené à bien cet ouvrage d'une grande richesse, fruit de longues

années d'un travail patient et minutieux. C'est un outil pratique et indispensable pour une meilleure connaissance du maltais et de la dialectologie arabe. Nous attendons donc avec impatience la parution du second volume ainsi que celle du dictionnaire anglais-maltaïse en préparation, annoncées sur la jaquette.

Martine VANHOVE
(U.R.A. 1066, C.N.R.S., Paris)

Ziyad al-Ramadan AZ-ZU'BI, *Das Verhältnis von Poesie und Prosa in der arabischen Literaturtheorie des Mittelalters*. Berlin, Klaus Schwarz, 1987 (Islamkundliche Untersuchungen n° 123). 14,5 × 21 cm, 213 p.

« La relation entre la poésie et la prose dans la théorie littéraire arabe du Moyen Âge » est une thèse de doctorat présentée devant l'Université Justus-Liebig à Giessen en 1987. La question est traitée tout d'abord sous un angle strictement littéraire, puis socio-religieux, mais toujours d'après les critiques et historiens médiévaux de la littérature.

Poésie et prose ne peuvent se définir indépendamment. La première est un discours « ordonné » (*kalām manzūm*), « lié » (*ma'qūd*) par les règles de la prosodie, la seconde, au contraire, un discours « dispersé » (*manṭūr*) et « délié » (*maḥlūl*). Peu de théoriciens dépassent cette définition formelle. Quelques-uns toutefois, tel Ibrāhīm al-Ṣābī (389/994), comparent, sur un autre plan, le caractère explicite de la prose à la puissance suggestive de la poésie, dont le nom arabe (*ṣī'r*) évoque l'idée de « ressentir ». Le courant inauguré par Ibn Ṭabāṭabā (345/956) dans son *ʿIyār al-ṣī'r* insiste sur l'identité du mode de composition, du plan et des procédés stylistiques de la *qaṣīda* et de la *risāla*, même si leurs thèmes varient. Cette tendance se retrouve chez les contemporains d'Ibn Ṭabāṭabā : Qudāma b. Ğāfar, Ibn Wahb al-Kātib, al-Āmidī ou d'autres légèrement postérieurs : al-Qāḍī al-Ġurġānī (392/1001) ou Abū Hilāl al-ʿAskarī (395/1005) qui considère comme « ordonnées » les trois formes d'expression littéraire : la poésie, les discours (*ḥuṭab*) et les épîtres (*rasā'il*). C'est effectivement l'époque où les *kuttāb* fixent la prose littéraire. Soucieux de perfection stylistique, ils adoptent le *ḥall al-manzūm* ou « prosification » de la poésie comme procédé privilégié de formation littéraire. Ibn al-Aṭīr (637/1239), qui perpétue cette tendance, se rend de Syrie au Caire pour y parfaire sa formation de *kātib* et se voit demander de réécrire la *Ḥamāsa* en prose.

ʿAbd al-Ḥamīd al-Kātib est peut-être le premier, à la fin de l'époque umayyade, à user de cette pratique critiquée ensuite par al-Ġāhiz. Les *kuttāb* ne font-ils que reprendre la tradition de leurs homologues byzantins, en privilégiant l'acquisition des moyens rhétoriques (*balāġa*)? Grunebaum le pense, suivi par Rundgren, tout comme la critique arabe moderne (Ṭāhā Ḥusayn, Iḥsān ʿAbbās). L'A. émet des réserves sur ce point en l'absence de témoignage précis d'une transmission directe. Il préfère s'en tenir à une recension chronologique de toutes les mentions du *ḥall al-manzūm* jusqu'à Qalqaṣandī. La vitalité de cette pratique fait ressortir le peu d'intérêt pour la transformation inverse, le *naẓm al-maḥlūl*. Dans ces conditions, quelle place tenait la poésie dans les cercles littéraires? Certains comme al-Ġāhiz ou d'autres, même parmi les théoriciens cités plus haut, défendent la spécificité et l'inconvertibilité de la poésie dans son